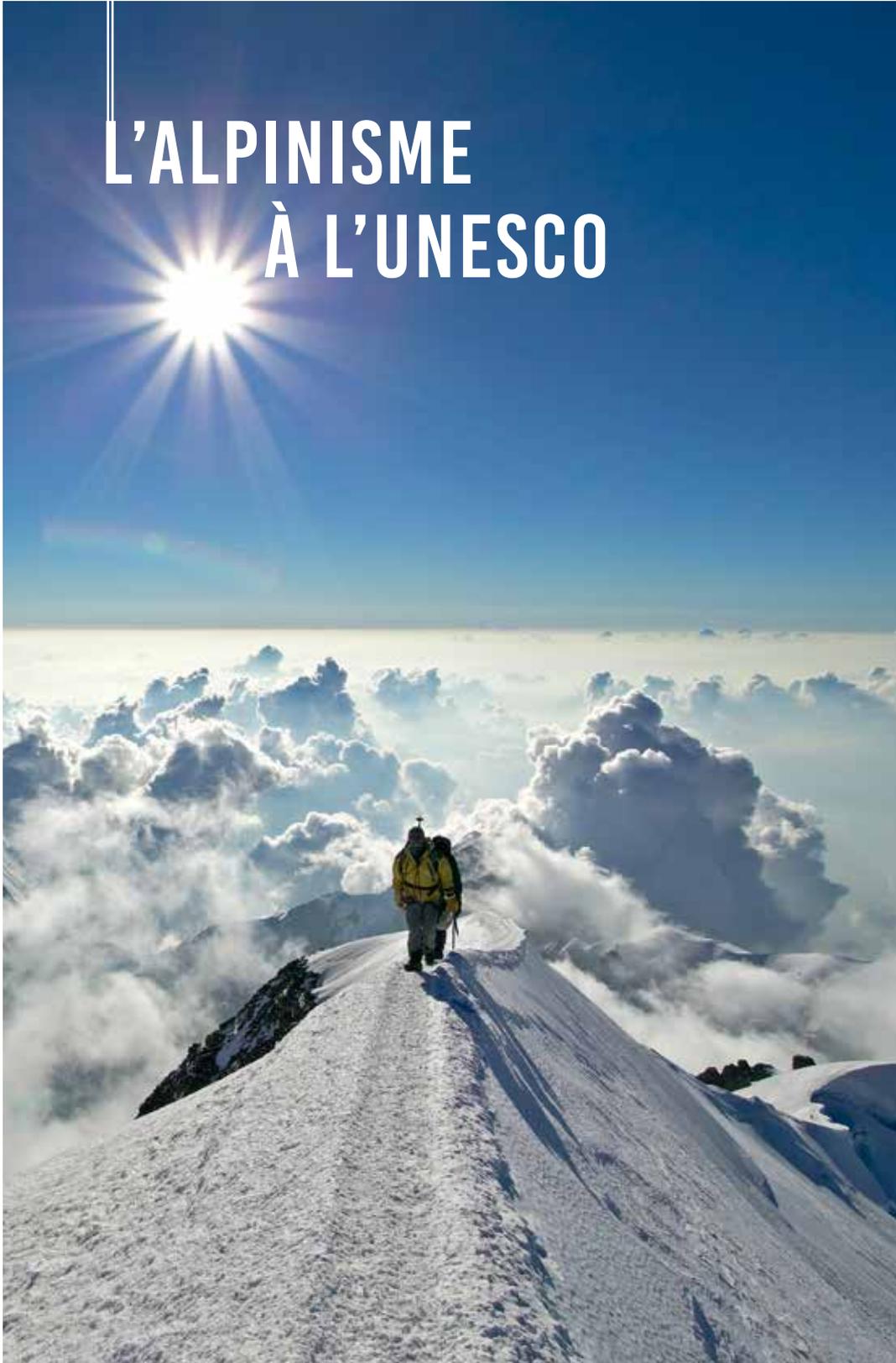


L'ALPINISME À L'UNESCO



PATRIMOINE CULTUREL IMMATÉRIEL DE L'HUMANITÉ

L'ALPINISME VU PAR L'UNESCO

Le mont Rose et le Lyskamm,
au soir d'une belle journée d'été.



En route pour le sommet
du Grand Paradis.



Le volumineux dossier élaboré pendant huit années par le comité de pilotage de la candidature, a été évalué par les experts mandatés par le Comité Intergouvernemental pour la sauvegarde du Patrimoine Culturel Immatériel de l'Humanité (UNESCO) (PCI) ; il a donné lieu à l'automne 2019 à un projet de décision, où figure une belle définition de l'alpinisme : « *L'alpinisme est l'art de gravir des sommets et des parois en haute montagne, en toutes saisons, en terrain rocheux ou glaciaire. Il fait appel à des capacités physiques, techniques et intellectuelles et se pratique en utilisant des techniques adaptées, du matériel et des outils très spécifiques (...) Il s'agit d'une pratique physique traditionnelle qui se caractérise par une culture partagée, regroupant la connaissance de l'environnement de la haute montagne, l'histoire de la pratique et des valeurs qui lui sont associées, et des savoir-faire spécifiques. L'alpinisme requiert (...) des connaissances sur l'environnement, les conditions climatiques changeantes et les risques naturels. Il s'appuie aussi sur des références esthétiques, les alpinistes étant attachés à l'élégance du geste dans l'ascension, à la contemplation des paysages et à la communion avec les milieux naturels traversés. La pratique mobilise en outre des principes éthiques reposant sur les engagements de chacun, notamment à ne laisser aucune trace de son passage et à porter secours aux autres praticiens. L'esprit d'équipe, symbolisé par la cordée, est un autre élément essentiel de la mentalité des alpinistes.* »

Dans l'argumentation qui suit, les experts relèvent que :

- « *L'alpinisme joue un rôle central dans l'interaction sociale entre les praticiens et contribue à cultiver le respect mutuel entre compagnons de cordée, qui sont plus que de simples partenaires d'ascension. Les alpinistes considèrent leur pratique comme une expérience très intense où se nouent des relations durables, au-delà des barrières sociales, générationnelles et nationales.* »
- « *Le dossier [...] souligne l'importance du savoir traditionnel relatif à la nature et à l'univers, et propose un exemple positif de relation durable entre les êtres humains et leur environnement.* »

LE POIDS DES MOTS...

Ce long travail a permis d'identifier les caractéristiques qui font de l'alpinisme une activité spécifique et pointer celles qui en font un sport à forte composante culturelle et sociale (les liens qu'elle tisse entre ses adeptes et sa faculté à ignorer les frontières). Les valeurs de l'alpinisme y sont citées, parmi lesquelles la solidarité - entre membres d'une cordée mais aussi envers d'autres praticiens - et un profond sentiment de la nature qui imprègne les alpinistes, en constante interaction avec les éléments. Dressés sur un sommet, bien accrochés à la Terre, l'altitude nous transmet une profonde sensation du cosmos et de la préciosité de notre planète.

Ces mots, nous les avons pensés, sans les exprimer. Aujourd'hui, des scientifiques, universitaires de haut niveau, se sont penchés sur l'alpinisme pour « *mettre les mots sur les choses* ». Ces mots ont du poids. Ils sont repris par l'UNESCO dans un texte qui fera autorité.

L'ALPINISME, UN SPORT, UNE CULTURE

La dimension physique et sportive de l'alpinisme est connue. Son versant culturel l'est moins. Pourtant, on ne peut parcourir les montagnes sans acquérir des connaissances variées : géographie, géologie, histoire, météorologie, nivologie...

L'aspect culturel de l'alpinisme ne s'arrête pas à ces savoirs indispensables : l'activité repose sur un socle de valeurs déjà évoquées plus haut ; il faut y ajouter de nombreuses publications : livres et magazines. La photographie et le cinéma de montagne livrent des témoignages et des œuvres importantes. L'activité et ses productions génèrent aussi de nombreux événements : salons, rassemblements, cérémonies de remises de prix, tournées cinématographiques et festivals.

Enfin, certains musées, comme le Museo della Montagna à Turin, le Musée Alpin de Berne, les musées du grand alpiniste Reinhold Messner, ceux de Chamonix, Zermatt ou Grindelwald, sont consacrés à l'alpinisme et aux montagnes.



Le grand guide Patrick Gabarrou
au sommet du mont Blanc du Tacul en hiver.

L'ALPINISME, EN QUELQUES CHIFFRES

Union Internationale des Associations d'Alpinisme (UIAA) : 90 associations, venues de 69 pays, pour 3 millions de membres.

Club Alpino Italiano (CAI) : 311 000 membres ; Club Alpin Suisse (CAS/SAC) : 150 000 ; Fédération Française des Clubs Alpins et de Montagne (FFCAM) : 100 000. Chacun des organismes publie des revues, de mensuelles à trimestrielles.

Union Internationale des Associations de Guides de Montagne (UIAGM) : 6600 guides, venus de 25 pays.

Dans les Alpes, on compte plus de 1100 refuges, gérés principalement par les clubs alpins : 150 refuges du CAS, 774 refuges et bivouacs du CAI, 140 refuges et chalets d'accueil de la FFCAM.



Une cordée au Zinalrothorn, sur fond de Cervin.

PATRIMOINE CULTUREL IMMATÉRIEL DE L'HUMANITÉ (UNESCO) ? QU'EST-CE QUE C'EST ?

Le PCI résulte d'une convention de l'UNESCO de 2003, signée depuis par 178 pays. Le patrimoine culturel ne s'arrête pas aux monuments et aux collections d'objets. Il comprend les traditions vivantes héritées de nos ancêtres et transmises à nos descendants, les connaissances et pratiques concernant la nature et les savoir-faire nécessaires à ces activités traditionnelles, comme l'alpinisme.

En novembre 2019, sont inscrits 508 éléments, portés par 122 pays, parmi lesquels l'équitation française (représentée par le Cadre noir de Saumur), le compagnonnage, la gestion du danger d'avalanches (Autriche/Suisse), le yoga (Inde), le reggae (Jamaïque), le tango (Argentine/Uruguay).

ANCRAGE LOCAL :

« être né quelque part »



Du sommet du mont Blanc, le mont Blanc de Courmayeur et le massif du Grand Paradis.

Une activité candidate à l'inscription au PCI de l'UNESCO doit faire état de ses racines. L'alpinisme a été pratiqué à des époques différentes, dans des lieux différents. Le massif du Mont-Blanc est l'un de ceux-ci. La première ascension du point culminant des Alpes, en 1786, par deux Chamoniards, a lancé une mode, soutenue par la publication des écrits d'Horace-Bénédict de Saussure, naturaliste genevois, sponsor de l'expédition et auteur de la troisième ascension en 1787. La candidature au PCI est partie des vallées du Mont-Blanc, massif qui reste un des plus fréquentés par les alpinistes. Les Alpes jouent, depuis plus de deux cents ans, un rôle central dans la pratique et l'évolution de l'alpinisme.

Les paysans montagnards ont de tout temps fréquenté leurs montagnes. D'abord pour y tirer leur subsistance : chasse, cueillette, bûcheronnage, recherche de cristaux. Les plus hardis d'entre eux ont poussé très loin leurs explorations. De nombreuses ascensions, aujourd'hui qualifiées de faciles, étaient à leur portée. Les Alpes ont ceci de particulier de s'élever au milieu de bassins de population importants. On peut les observer des collines de Bourgogne, des plaines du Pô, des rives des grands lacs suisses. Les neiges éternelles intriguent, elles forment un

fond mystérieux au paysage. À la Renaissance, les peintres intègrent les montagnes et les vallées au décor de leurs portraits ou de leurs scènes religieuses : Léonard de Vinci fait poser Sainte Anne, la Vierge et l'Enfant devant un paysage qui rappelle les Dolomites!

En 1741, William Windham et Richard Pococke faisaient leur « Grand Tour », ce voyage prisé des jeunes Britanniques à travers le continent. De Genève, à la seule vue du mont Blanc, ils montent une expédition, et sont parmi les premiers à admirer les « glaciers du Haut Faucigny ». Surtout, ils sont les premiers à raconter ce qu'ils ont vu. Saussure, en 1760, fait son premier voyage à Chamonix. Sa curiosité scientifique ne s'accommode guère du simple spectacle depuis la vallée. Il lui faut aller là-haut, mesurer la température et la pression. Il offre une récompense à qui trouvera le chemin du sommet. Il se passera 26 ans avant que Jacques Balmat et le Dr Paccard atteignent les 4810 mètres espérés. Saussure les suit un an plus tard. Jacques Balmat est remonté au sommet entre-temps, pour montrer le chemin à ses collègues. L'alpinisme, tel que nous le connaissons aujourd'hui, est né, et avec lui le métier de guide.

CONRAD GESSNER

Les Alpes passionnent les esprits curieux. Conrad Gessner est de ceux-là. Naturaliste et médecin, né à Zurich en 1516, il laisse une œuvre colossale. En 1555, il gravit le mont Pilatus. Ce sommet de 2128 m, où était censé errer l'esprit de Ponce Pilate, domine Lucerne et le lac des Quatre Cantons. Gessner y monte pour herboriser. Malgré ses préoccupations scientifiques, il est tombé amoureux des montagnes, quelques années plus tôt : « Aussi longtemps que Dieu me laissera vivre, je ferai chaque année l'ascension de quelques montagnes, à la saison où les plantes sont en pleine floraison, pour les examiner, et procurer à mon corps un noble exercice en même temps qu'une jouissance à mon esprit ».

L'univers montagnard le transporte au-delà de la curiosité : « Nulle part autant que dans la montagne on ne découvre dans un si petit espace aussi grande variété (...) Dans un silence profond et religieux, du haut des crêtes sublimes de la montagne, on pourrait presque percevoir l'harmonie des sphères célestes... ».

Conrad Gessner, il y a quatre cents ans, donnait déjà une parfaite définition de l'alpinisme.



Le Cervin, côté suisse. Un élan, une forme inimitables, une histoire qui imprègne la saga de l'alpinisme...



Une gravure ancienne montrant le mont Pilatus, tel que Conrad Gessner a pu le contempler.



Conrad Gessner (1516-1565) a vécu principalement en Suisse, mais il a beaucoup voyagé : Strasbourg, où il étudie l'hébreu et Paris où il étudie la médecine. Il termine ses études à Bâle. Il travaille aussi sur la théologie, les langues anciennes et les sciences naturelles. Esprit cultivé, universel, il est l'un des premiers à exprimer une passion d'esthète pour les montagnes, ainsi qu'un besoin de les parcourir sans autre souci que de jouir de la beauté des paysages et d'un effort physique bénéfique.

HISTOIRES DE PIOLETS

L'alpinisme a si profondément colonisé les vallées alpines que les forgerons locaux se sont vite mis à fabriquer des outils destinés aux alpinistes. Leurs premiers « conseillers techniques » étaient les guides locaux. Ainsi, dès 1818, le fils du forgeron de Courmayeur, Dominique Grivel, forge ses premiers piolets. La marque se développe de façon spectaculaire, et, si l'usine a déménagé plus bas dans la vallée, l'Espace Grivel attend toujours les visiteurs, face au mont Blanc. À Chamonix, les frères Simond fabriquent des cloches et de l'outillage agricole. Cristalliers, ils créent aussi des équipements nécessaires à leur activité. De là à la fabrication de piolets, il n'y avait qu'un pas... L'usine Simond n'a jamais quitté la vallée. En Suisse, à Grindelwald, dominé par le Wetterhorn, un des plus importants sommets gravis à l'époque, où le grand guide Christian Almer fit ses débuts en 1854, Karl Bhend ouvre une forge en 1870. L'alpinisme bat son plein, il se tourne vers la fabrication de piolets, la marque est toujours installée à Grindelwald, au pied des montagnes qui l'ont vu naître.

TRADITION

La tradition est vivace chez les alpinistes, qui connaissent les hauts faits de leurs anciens. Cet attachement se révèle dans le plaisir qu'ils trouvent à faire les grandes ascensions des siècles précédents. Les grimpeurs ont à cœur d'aller les visiter, comme un amateur d'art va au Louvre ou un pianiste joue Chopin sans jamais se lasser. C'est ainsi qu'une culture de l'alpinisme s'affirme : noms de vallées, de montagnes, d'alpinistes, gravures et « photographies »...

Le versant culturel de l'alpinisme s'est dévoilé dès les prémices de l'activité, à travers les écrits. Les précurseurs (Pétrarque au mont Ventoux en 1336, Conrad Gessner au Pilatus en 1555) laissant une trace écrite et inspirée de leurs ascensions. Plus tard, sous prétexte de décrire leurs itinéraires, les Britanniques du XIXe siècle produisent une abondante littérature, où ils s'écartent de l'information pour raconter la beauté des paysages et de l'action.

La plus belle tradition héritée des paysans montagnards reste la solidarité. La vie alpestre était rude et soudait les populations. On réalisait des travaux en commun, on gérait les alpages d'altitude. Les voyageurs qui passaient les grands cols des Alpes, dès le début de notre ère, étaient confrontés à des dangers immenses, entre lesquels les guides locaux trouvaient le chemin. Et ils pouvaient, déjà, compter sur la solidarité des habitants des hautes vallées. Ainsi furent construits les *Hospices*, ces ancêtres des refuges.

Avec le développement de l'alpinisme, la nécessité de porter secours a rarement été discutée, et seulement dans des cas où les sauveteurs prenaient de trop grands risques.

Cette solidarité montagnarde s'affirme dans une entité particulière, celui de la cordée, cette équipe qui révèle des forces étonnantes, du fait de la complémentarité des talents de ses membres et de la confiance qui naît d'une telle association. Un compagnon de cordée est bien plus qu'un équipier. C'est un alter ego qu'on n'oublie pas, et surtout, qu'on n'abandonne pas quand il est en difficulté.



La face sud de l'Annapurna, où en 2013 Yannick Graziani et Stéphane Benoist ont écrit une belle histoire de cordée.



Simon Anthamatten auteur avec Ueli Steck en 2008 d'un sauvetage audacieux à l'Annapurna.



Jean-Antoine Carrel (1829-1891) à gauche et Amé Gorret (1836-1907) à droite, deux protagonistes de l'audacieuse ascension du Cervin par l'arête italienne.

JEAN-ANTOINE CARREL ET AMÉ GORRET

Jean-Antoine Carrel était un fier caractère. Né à Valtournenche, au pied du Cervin, il était l'un des rares guides à croire en la possibilité d'une ascension. Il y fit de nombreuses tentatives, notamment avec l'Anglais Edward Whymper, mais les deux hommes étaient plus concurrents qu'équipiers. Carrel voulait le Cervin pour sa vallée, pour l'Italie naissante. En juillet 1865, Jean-Antoine, commandité par les fondateurs du Club Alpin Italien, mène une tentative sur l'arête du Lion, celle qui domine Valtournenche. Le même jour, Whymper et ses guides attaquent l'arête du Hörnli, côté suisse. La caravane Carrel est sous le ressaut sommital quand des cris parviennent du sommet. Whymper a réussi. Désespérés, les Italiens font demi-tour.

Au village, on a vu des hommes au sommet de la *Becca*. On s'apprête à fêter les vainqueurs. L'enthousiasme tombe, un homme se lève : Amé Gorret, curé de Valtournenche et alpiniste, surnommé « *lours des montagnes* ». Il exhorte ses compatriotes à repartir, avec lui, pour l'honneur du pays. Jean-Antoine est volontaire, puis deux compagnons se décident.

Le terrain est connu, l'avance est rapide. Sous le sommet, c'est l'impasse. Une solution se dessine, en contrebas. Comment l'atteindre ? L'abbé Gorret, force de la nature, propose de tenir la corde à laquelle ses compagnons s'agrippent pour rejoindre un terrain plus facile. Il reste seul, renonçant au sommet, pour à nouveau tenir la corde qui permet à ses amis, vainqueurs du Cervin, de le rejoindre...

Qu'avait-il manqué à la cordée pour réussir, le funeste 14 juillet ? Amé Gorret, sans doute, qui fut l'âme de la cordée, trois jours plus tard.

SAUVETAGE À L'ANNAPURNA

En 2008, Simon Anthamatten, et Ueli Steck tentent leur chance à la face sud de l'Annapurna, une paroi emblématique de l'Himalaya. Avant d'aller à haute altitude, il faut s'acclimater. Le duo opte pour l'ouverture d'une voie au Tengkampoche un sommet de 6500 m proche de l'Everest. Ils ouvrent une voie difficile, qui leur vaut un Piolet d'or en 2009. Les deux gaillards sont en forme quand ils arrivent à l'Annapurna. Deux alpinistes y sont en perdition. Inaki Ochoa, est malade, à 7200 m sous une petite tente. Hori Calibasanu, son compagnon, refuse de le quitter. Ueli et Simon se précipitent à leur camp de base, s'informent, empruntent des vêtements et des chaussures, et volent au secours des deux alpinistes. Tous deux sont rapides : ils sont titulaires de records de vitesse sur la face nord de l'Eiger. Mal équipé, Simon reste dans une tente un peu en-dessous des naufragés. Ueli monte vers les deux hommes. Il force Hori à descendre, en lui disant qu'il va le suivre, mais il compte bien rester avec Inaki. Simon recueille le Roumain, puis le confie à une équipe d'alpinistes venus lui prêter main forte. Ueli est resté là-haut. Inaki décède. La tempête se lève. Ueli est coincé. Une accalmie, il commence la descente, guidé à la radio par Simon qui l'attend.

Les deux Suisses regagnent le camp de base, épuisés. Ils ne feront pas l'Annapurna. Mais ils ont sauvé Hori Calibasanu. Et Simon a sauvé Ueli.

Le 24 octobre 2013, Stéphane Benoist et Yannick Graziani atteignent le sommet de l'Annapurna, après huit jours passés dans la face, haute de 2500 mètres, dont deux jours coincés par le mauvais temps à 6750 m. Stéphane, très en forme jusque là, s'affaiblit à 50 mètres du sommet. Il ne le sait pas, mais il est atteint d'une infection pulmonaire. Son état s'aggrave tout au long de la descente. Yannick prend la direction des opérations, aide son ami diminué. Ils n'ont plus de lampes frontales, s'éclaircit à la lueur du réchaud pour installer les relais. Ils atteignent le camp de base le 26 octobre à trois heures du matin, Stéphane épuisé et atteint de gelures, Yannick blessé au thorax. Ensemble. Esprit de cordée...



TRANSMISSION



Deux jeunes alpinistes lors de leurs premières expériences : en école d'escalade sur glace à gauche, et dans une course rocheuse de la chaîne des Aravis à droite.



© Jean-François Hagenmüller

L'alpinisme est une activité initiatique. Les pionniers ont toujours transmis leur expérience, leur savoir-faire. Cette transmission s'est d'abord opérée au sein des familles. Puis, le métier se développant, de guide à guide, jusqu'à ce que cette nouvelle profession s'organise en compagnies. Celles-ci se développent rapidement (la première est créée à Chamonix en 1821, suivie par Courmayeur en 1850, et les guides de l'Oberland en 1854). Le guide commence sa carrière comme *porteur*, indispensable auxiliaire chargé des bagages de la cordée.

L'Alpine Club est fondé à Londres en 1857, les autres pays suivent le mouvement : l'Autriche en 1862, la Suisse et l'Italie en 1863, l'Allemagne en 1869, la France en 1874. Les Clubs alpins complètent l'offre en matière de transmission, la portent au sein des villes, à travers réunions, conférences et publications, en direction d'aspirants alpinistes qui n'ont souvent jamais vu de montagne de leurs propres yeux.

Guides et « *clubistes* », comme on les appelait jusqu'au début du XXe siècle, assurent toujours la transmission du savoir-faire, dans la lignée des pionniers : avec sérieux et enthousiasme, et avec une extrême bienveillance envers ceux qui les rejoignent dans la passion de l'altitude.

PREMIER DE CORDÉE : PASSAGE DE TÉMOIN

Le roman de Frison-Roche commence à la descente du mont Blanc vers l'Italie. Joseph Ravanat, vieux guide, est assisté par son neveu Pierre Servattaz, pour conduire deux demoiselles. Pierre descend en premier, taille les marches. La visibilité est mauvaise...

« [...] le guide se rendit compte qu'il devenait nécessaire de descendre le premier, lui seul pouvant s'y reconnaître entre ces petits îlots rocheux, qui pointaient de-ci, delà, sur la pente de glace [...].

- Attends, Pierre, ordonna-t-il, tu tires trop à main gauche, laisse-moi passer devant, tous ces petits collés se ressemblent.

Servattaz obéit avec un léger serrement de cœur : descendre en dernier équivalait à prendre la place du guide et ses responsabilités. Tant qu'il allait devant, bien assuré par la corde, qui le reliait à travers les deux clientes au solide pilier que constituait Ravanat, il se sentait en pleine sécurité. À diverses reprises, les demoiselles, engourdis par le froid, avaient manqué dans les marches ; chaque fois, d'un coup de poignet sec et impératif, Ravanat, prévenant la chute, avait rétabli l'équilibre.

[...] Le sort de la caravane reposait maintenant entre les mains, robustes certes, mais encore inexpérimentées du porteur.

[...] Pour la première fois de son existence, Pierre tenait entre ses mains des vies humaines dont il était responsable. Peu à peu, l'angoisse qui lui serrait le cœur fit place à un sentiment nouveau fait de force, de confiance en soi-même, de fierté. »

Entre l'oncle et le neveu, le vieux guide et le porteur, la transmission s'est faite, portée par les circonstances et au terme de longues journées passées en montagne, où l'élève a appris en imitant le maître, sans que beaucoup de paroles soient prononcées. Un bonheur réciproque pour chacun d'eux.

ELEONORE NOLL-HASENCLEVER ET ALEXANDRE BURGNER

Alexandre Burgener (1845-1910) était un guide colossal. Au propre (1,60 m pour 90 kg) et au figuré. Il était célèbre pour avoir guidé le Britannique Albert-Frederick Mummery, un grimpeur génial considéré comme l'inventeur de l'alpinisme moderne. Un beau jour, un très beau jour, une jeune fille se plante devant lui, le guide aux multiples premières qui vogue vers ses 60 ans : « Vous devez m'apprendre l'alpinisme ». Eleonore Hasenclever n'a pas vingt ans et ne doute de rien. Alexandre non plus, il en a vu d'autres et accepte de l'emmener. La donzelle se révèle douée. Alexandre la surnomme *Gämsli*, Petit Chamois. Un jour il lui déclare : « Je ne peux plus rien t'apprendre *Gämsli* ». Eleonore devient une grande alpiniste, capable d'épuiser les meilleurs grimpeurs, comme le célèbre Welzenbach,

Premier de cordée : une responsabilité, un aboutissement. C'est lui qui trouve le chemin et veille sans relâche sur ses compagnons moins expérimentés.



Eleonore Noll-Hasenclever



Eleonore Noll-Hasenclever (1880-1925) et son mentor, le très fort et pittoresque guide Alexandre Burgener.

lors de la première traversée du Cervin à la dent d'Hérens. Elle raconte alors : « J'ai trouvé en Alexandre Burgener, le meilleur guide de son époque, un maître, un ami, un père des montagnes. Je l'ai rencontré au bon moment de ma vie, il a scellé mon destin ».

UNE ACTIVITÉ TOUJOURS VIVANTE, EN PERPÉTUELLE ÉVOLUTION

Les alpinistes du XXI^e siècle ne pratiquent pas l'alpinisme comme leurs ancêtres. L'équipement a évolué, au gré des nouveaux besoins et des avancées technologiques. L'esprit n'a pas changé. C'est toujours le même appel qui mène les hommes et les femmes vers les montagnes, avec l'irrésistible envie d'en faire l'ascension, d'y élever leur corps et leur esprit, de vivre l'ineffable bonheur d'être en haut, de contempler la beauté d'un monde où, l'espace de quelques heures, ils se sont fondus.

Les alpinistes eux-mêmes ont fait progresser la pratique : par curiosité, par besoin de nouveauté, par esprit sportif. Aujourd'hui, la mode est au dépouillement : le matériel de sécurité est léger et performant, et surtout, il est amovible. L'alpiniste d'aujourd'hui ne laisse derrière lui « *que l'empreinte de ses pas* ». Il est en première ligne pour observer les dégâts de la pollution sur les montagnes, qui font partie des milieux les plus sensibles au réchauffement.

L'évolution récente de l'alpinisme ne s'est pas seulement focalisée sur l'environnement. En abandonnant certains artifices, comme par exemple l'utilisation de bouteilles d'oxygène en altitude, les alpinistes ont renouvelé leur jeu, lui ouvrant des perspectives nouvelles, et remettant l'impossible au goût du jour. Certaines ascensions sont aujourd'hui hors de portée des meilleurs alpinistes, s'ils acceptent de jouer « *by fair means* », en ne comptant que sur eux-mêmes et non sur « *l'impitoyable assurance de la technique moderne* »...

Style alpin sur le Nuptse un grand sommet du Népal : Frédéric Degoulet, Hélias Millerioux et Benjamin Guignonnet ont réussi en 2017 l'une des plus grandes ascensions de l'alpinisme d'aujourd'hui.



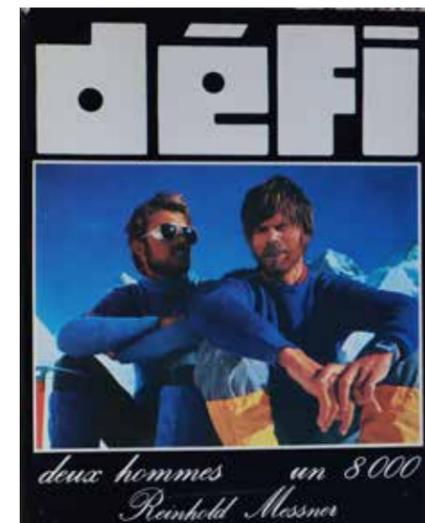
REINHOLD MESSNER : DES SAUTS DANS L'INCONNU

L'Italien Reinhold Messner est un des alpinistes les plus novateurs de son temps. Dans ses Dolomites natales, à la fin des années 1960, il a placé l'escalade libre à des niveaux inégalés. Dans les Alpes Occidentales, il a réalisé l'ascension solitaire de la face nord des Droites, la plus difficile course de glace de l'époque. En 1975, avec l'Autrichien Peter Habeler, il escalade un 8000 en style alpin : c'est-à-dire en cordée, de la base au sommet, avec ce qu'elle peut porter dans deux sacs à dos. Pas de cordes fixes, pas de camp pré-établis, pas de bouteilles d'oxygène, pas de cohortes de porteurs pour transporter le matériel et les vivres... Ils escaladent le Gasherbrum 1 (8068 m), par une voie nouvelle, difficile, comme ils l'auraient fait sur un 4000 des Alpes.

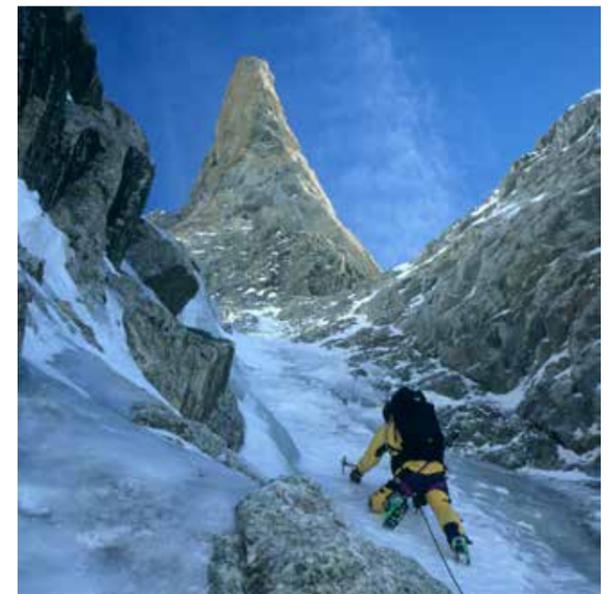
L'alpinisme lui est alors grandement redevable d'importantes évolutions.

En 1978, Messner et Habeler osent une transgression : gravir l'Everest sans l'aide de bouteilles d'oxygène. Est-ce humainement possible? Certains scientifiques n'y croient pas, d'autres pensent l'exploit possible, mais on n'en redescendrait pas sans séquelles...

Peter et Reinhold vont contre la science, contre les dogmes. Et prouvent que l'on survit après une incursion à 8850 m... L'Everest « *sans oxygène* » reste un Graal difficile à décrocher. L'organisme affaibli peine à combattre le froid, le cerveau peine à fonctionner. Mais depuis leur ascension, l'apport artificiel d'oxygène en altitude est considéré comme hors-jeu. Quant aux séquelles... Messner fera encore quelques sauts dans l'inconnu : premier 8000 en solo (Nanga Parbat, 8125 m), nouvelle voie en solo sur le versant tibétain de l'Everest (1980), enchaînement de deux 8000 (Gasherbrum 1 et 2, 1984). Habeler se porte bien : à 74 ans, en 2017, il s'est offert la face nord de l'Eiger, 43 ans après y avoir établi un record de rapidité avec... Reinhold Messner.



Couverture du livre de Reinhold Messner (ici avec Peter Habeler), relatant la première ascension en style alpin d'un sommet de plus de 8000 m.



Une goulotte au mont Blanc du Tacul, archétype des nouvelles ascensions glaciaires à partir de 1971.

BRISER LA GLACE

À l'aube des années 1970, les courses de glace étaient nimbées d'un prestige légitime. Il s'agissait de remonter des pentes raides à l'aide de piolets plus destinés à tailler des marches qu'à fournir un ancrage fiable dans la glace dure. Les crampons, pour la plupart, n'étaient pas équipés de ces pointes frontales qui caractérisent les outils d'aujourd'hui, avec lesquels il suffit de shooter dans la glace pour qu'elles pénètrent, ou alors de les placer sur de petits reliefs pour y porter son poids. On apprenait à cramponner en tordant les chevilles pour faire mordre toutes les pointes dans la pente. Technique élégante et sûre, mais qui demandait un sérieux apprentissage, et qui limitait les ambitions en matière de raideur. La limite anatomique était l'angle supportable pour une cheville normalement née...

Les vitrines des magasins accueillent de nouveaux venus : des piolets à lame mince terminée par une pointe aiguisée, et une courbure étudiée pour frapper la glace sous un angle optimal. Des crampons révolutionnaires viennent avec. Puis des broches à glace, des tubes que l'on visse dans la glace afin de fournir des points d'assurage efficaces.

Les grimpeurs rêvaient de ces outils qui mettent les plus belles courses de glace du moment à leur portée, et ouvrent de nouveaux horizons : les pentes à 70, 80, voir 90°. Les années 1970 donnent lieu à un foisonnement d'itinéraires fascinants dans toutes Alpes. La glace devient populaire... Le niveau monte, l'étape suivante est la cascade de glace, en hiver, quand le gel fige les cataractes. Plus raide, plus difficile. Les outils sont perfectionnés, jusqu'à leurs derniers avatars, destinés à l'escalade mixte, où le rocher et la glace forment un cocktail complexe. Ces techniques ont permis, en particulier, de gagner en vitesse (donc en poids) lors des ascensions des parois géantes, dans les Andes, l'Alaska et l'Himalaya.

Motivation et curiosité des grimpeurs ont rencontré l'ingéniosité des fabricants. Ce fut parfois dans l'autre sens, ceux-ci devançant les besoins spécifiques des alpinistes.

L'ALPINISME, ACTIVITÉ UNIVERSELLE...



Sous le sommet du Jbel Rum, un alpinisme aventureux et exotique au-dessus du désert de Wadi Rum.

Poussés par le besoin de nouveaux horizons et d'altitudes plus extrêmes, les alpinistes ont voyagé. L'Alaska, les Andes, l'Antarctique, l'Himalaya, le Sahara leur ont offert leur splendeur. Ils y ont goûté la solitude, l'engagement, ils sont aussi allés à la rencontre des autres, les habitants des hautes vallées.

Ils ont découvert que des alpinismes s'étaient développés, en Amérique, où on a trouvé des traces humaines non loin du sommet de l'Aconcagua, au Mali, où les Thélèmes, ancêtres des Dogons, ont escaladé les tours de grès de leurs montagnes du Hombori...

Tous les peuples montagnards ont été inspirés par leurs sommets. Très vite le contact s'est établi avec les autochtones qui ont retrouvé les aspirations de leurs ancêtres à aller en haut. Aujourd'hui l'alpinisme est largement partagé.

...AUX VALEURS COMMUNES

L'isolement, la prise de risque se chargent de rapprocher les hommes. Ils ont en commun l'amour des montagnes, et partagent un bien précieux : la confiance. L'esprit de cordée transgresse les frontières et les cultures. L'entente est rapide, la solidarité totale.

Tous savent ce qu'ils doivent à l'alpinisme, ce qu'ils y ont appris des autres et sur-eux-mêmes. Une carrière d'alpiniste ne se résume pas à une liste de sommets gravis. Les montagnes dispensent leurs leçons, et leur beauté n'est pas la moindre. Là-haut, le contact à la nature est primitif, tellurique. L'alpiniste est immergé dans un univers vierge, dans lequel il sait évoluer, sans appréhension, mais en toute conscience de l'instant présent, les pieds bien posés sur Terre et la tête bien posée sur les épaules. L'action donne accès à un rêve : se sentir partie intégrante de la nature.

À L'EST, DU NOUVEAU

L'alpinisme s'est développé dans des endroits inattendus. En 1984, des Britanniques débarquent dans le Wadi Rum, lieu de la saga du colonel Lawrence en Jordanie. Ils tentent d'escalader le Djbel Rum, au-dessus du village. Montagne immense, elle est défendue par des parois verticales de 300 mètres de haut, entaillées de gorges spectaculaires, qu'on appelle là-bas des *siqs*. Ces *siqs*, à chaque fois, bloquent les grimpeurs en vue du sommet, qui domine une vaste étendue de grès clairs. Les Bédouins les regardent faire. Puis ils prennent pitié d'eux et leur révèlent les passages. Depuis des lustres ils escaladent leurs montagnes, pour chasser l'ibex, ou trouver des arbres, dont ils prélèvent des branches droites avec lesquelles ils font les mâts de leurs tentes : les arbres, en bas, sont rares et de formes baroques, torturées par la sécheresse.

Tony Howard et ses amis découvrent une forme d'alpinisme inconnue. Les Bédouins ont gravi toutes leurs montagnes, par des itinéraires parfois difficiles (jusqu'à notre cinquième degré). Car, comme les paysans des Alpes, ils ont pris le virus... Des liens d'amitié se nouent, Européens et Bédouins grimpent ensemble. Les touristes affluent, les Bédouins grimpeurs deviennent guides, leur vie change.

À l'automne 2019, alors que l'alpinisme porte sa candidature au PCI, l'examen d'entrée au premier stage de guide s'est tenu en Jordanie, illustrant les liens qui unissent des alpinistes de cultures différentes.

Dans la vallée de Khumbu, sur la route de l'Everest. Deux porteurs passent sous le bel Ama Dablam. Les journées de marche d'approche sont un temps de découverte et de rencontres.



Mussalam Sabbah, Bédouin de Wadi Rum, guide sur ses montagnes natales, attentionné plein d'entrain et d'humour.



SHERPAS ALPINISTES : PASSANG DAWA LAMA

Les Sherpas, originaires du Tibet, avaient été remarqués par Charles Granville Bruce, général des Gurkhas, l'éthnie guerrière du Népal. Il suggéra de les embaucher comme porteurs d'altitude dès l'expédition de 1922 à l'Everest. D'une efficacité redoutable à haute altitude, les Sherpas n'ont guère tardé à sortir de leur rôle subalterne et à se tenir aux côtés d'un *sahib* sur les premiers sommets himalayens gravis. Passang Dawa Lama, né en 1912, déflore le beau Chomolhari (7314 m), avec Freddie Spencer Chapman, au terme d'une ascension aventureuse, en 1937. Passang, deux ans plus tard, grimpe jusqu'à 200 m sous le sommet du K2 (8611 m), avec Fritz Wiessner. Le sommet est en vue, mais la nuit tombe. Passang ne veut pas continuer dans le noir. Il croit qu'on ne peut survivre à une nuit à une telle altitude (ce qui n'est pas vraiment faux). Rappelons-nous : au XVIIIe siècle, les cristalliers du Mont-Blanc ne passaient jamais la nuit sur un glacier, habités selon eux par les mauvais esprits. Où les croyances de l'Orient et de l'Occident se rejoignent... Passang, habitué des expéditions

novatrices, participe à la première du Cho Oyu, 8201 m, au sein d'une toute petite expédition, avec Herbert Tichy et Sepp Jöchler, en 1954...

Il faudrait raconter l'histoire de l'élégant Gyalzen Norbu, au sommet du Makalu (8163 m) en 1955 avec les Français, et l'année d'après au sommet du Manaslu (8163 m) avec les Japonais : le premier homme titulaire de deux 8000 vierges...



Passang Dawa Lama, Herbert Tichy et Sepp Jöchler au Cho Oyu en 1954.

PRÉPARER L'AVENIR : LES MESURES DE SAUVEGARDE



© Pascal Tournaire

Le Mont-Blanc, malgré son altitude, est lui aussi touché par le réchauffement climatique.

L'inscription au Patrimoine Culturel Immatériel de l'Humanité (UNESCO), si elle représente une distinction et une reconnaissance, n'est pas une fin en elle-même. Il est prévu, donc, des mesures de sauvegarde, pour préparer l'avenir, assurer la pérennité de la pratique, et la défendre.

Ces mesures seront portées à différents niveaux : les États soumissionnaires, les collectivités locales, les Clubs alpins et les associations de guides. Elles s'inscrivent dans un engagement des trois États à « **respecter un principe fondamental pour les alpinistes : préservation du libre accès à la haute montagne** ».

Elles ont été identifiées selon quatre grands axes :

▶ **la transmission** : l'alpinisme peut se définir que s'il est vivant, si sa pratique est transmise aux jeunes générations. Ses valeurs éducatives, telles que la prise de risque mesurée, « l'esprit de cordée », le respect du milieu naturel, sont essentielles dans une société qui tend vers l'aseptisation et la sécurisation à outrance.

▶ **une banalisation du terrain d'exercice** : les aménagements de tous ordres rétrécissent l'espace, et surtout, altèrent le rapport étroit que l'alpiniste entretient avec la nature. L'esprit de découverte, l'immersion dans un environnement sauvage et la recherche d'un contact non médiatisé entre le pratiquant et son milieu tendent à s'effacer, et avec elles la culture de l'alpinisme.

▶ **une judiciarisation croissante**, affectant professionnels, et aussi amateurs dans la recherche

de la responsabilité. La cordée, traditionnellement, a toujours fonctionné sur le mode de la responsabilité partagée. C'est un élément culturel fort de l'alpinisme.

▶ **l'impact du réchauffement climatique**, auquel les montagnes paient un lourd tribut : recul glaciaire, déstabilisation des terrains et écroulements parfois catastrophiques. Ils détériorent certains accès et itinéraires, décalent les saisons de pratique.

Les acteurs de la montagne des trois pays ont d'ores et déjà pris en compte ces problèmes. Les actions en cours, ou prévues, se verront confortées par l'inscription. Elles seront complétées et développées. D'autres seront initiées à l'issue des concertations et des études.

Des mesures de soutien à l'activité ont été adoptées par les différents États. Elles répondent aux mêmes problèmes, mais ont été décidées localement en fonction des besoins, des contextes administratifs et législatifs de chaque pays.

Les organismes porteurs de ces mesures des trois pays se retrouveront lors d'une réunion annuelle pour faire le point sur leurs actions. Les trois clubs alpins dédieront une section de leurs sites web au suivi des travaux, afin que tous les pratiquants puissent s'informer de la progression des actions de soutien et de sauvegarde.

Ces mesures entrent en résonance avec ce que fut l'idée de la démarche, dès le début : que l'alpiniste puisse continuer à se sentir libre et heureux là-haut, responsable de ses gestes.

DÉCLARATION COMMUNE DES TROIS ÉTATS PORTEURS DE LA CANDIDATURE D'INSCRIPTION DE L'ALPINISME AU PCI DE L'HUMANITÉ

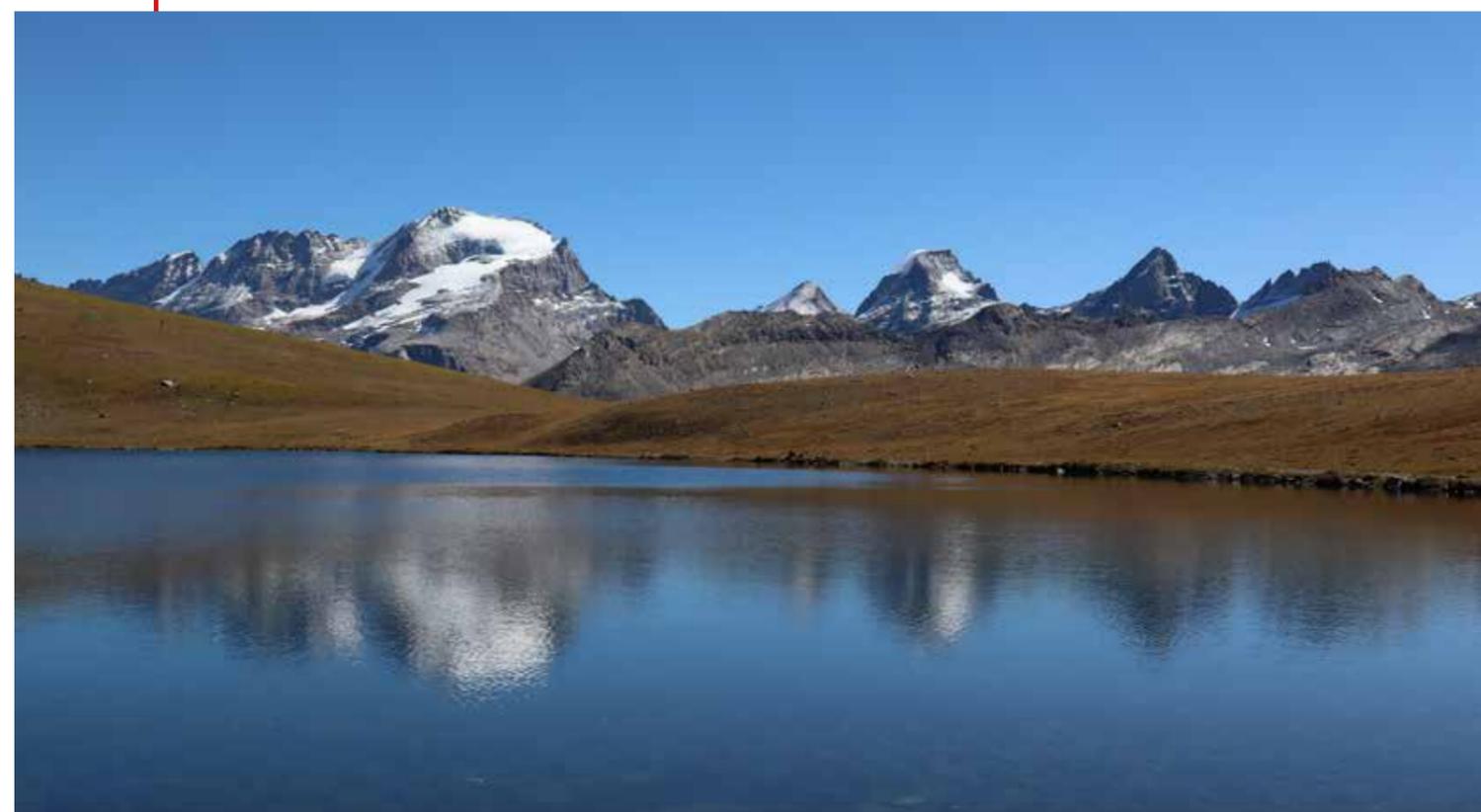
Les États français, italien et suisse seront garants que les communautés qui soutiennent la candidature s'engagent à développer la pratique et à en assurer la pérennité.

Les États, collectivités locales et territoriales, les clubs alpins, associations, organismes de formation et de recherche, s'engagent à entrer en concertation afin de soutenir les différentes mesures à venir, et à les mettre en œuvre, selon les axes de travail définis dans le dossier de candidature, tel qu'il a été rédigé par les organismes porteurs, évalué positivement par les experts de l'UNESCO, et proposé au vote de la 14^e session du Comité Intergouvernemental de sauvegarde du Patrimoine Culturel Immatériel de l'Humanité (UNESCO).

Pour en savoir plus :

« L'UNESCO AU MONT-BLANC » par Bernard Debarbieux - Edition Paulsen - Collection Guérin - Décembre 2019

Le Grand Paradis et le Ciarforon se reflètent dans un petit lac de montagne : une beauté fragile, qu'il faut protéger de toute urgence.



UNE COURTE HISTOIRE DE LA CANDIDATURE

2006 Dans le cadre du programme ALCOTRA "Dimension Montagne" Courmayeur et Chamonix évoquent différentes pratiques dans le massif du Mont-Blanc répondant aux critères du PCI.

2008 La Convention Alpine engage une réflexion sur différentes approches de l'alpinisme méritant une reconnaissance au titre du Patrimoine Mondial de l'UNESCO, notamment les refuges et les itinéraires d'ascension.

2009 L'organisation des Piolets d'Or, célébration de l'alpinisme mondial, par Courmayeur et Chamonix, conforte l'idée de valoriser l'alpinisme en tant que culture partagée par tous les pratiquants.

2011 Les Maires de Courmayeur et de Chamonix, en présence de Walter Bonatti, annoncent leur volonté de proposer l'alpinisme au classement UNESCO au titre de Patrimoine Culturel Immatériel de l'Humanité.

2015 Le Ministère de la Culture inscrit l'alpinisme à l'inventaire du Patrimoine Culturel Immatériel de la France.

2017 La Suisse rejoint la France et l'Italie pour porter le dossier alpinisme à l'inscription au PCI.

2018 Le Ministère des Biens Publics inscrit l'alpinisme à l'inventaire du Patrimoine Culturel de l'Italie. et l'Office Fédéral de la Culture à l'inventaire des Traditions vivantes de la Suisse.

2019 L'UNESCO reconnaît l'alpinisme comme élément représentatif du Patrimoine Culturel Immatériel de l'Humanité.



Reinhold Messner et Walter Bonatti, deux des plus grands alpinistes du monde, lors de la cérémonie des Piolets d'or à Chamonix et Courmayeur en 2010.

UNESCO

Patrimoine Culturel Immatériel de l'Humanité

